



Les sciences sociales en question : grandes controverses épistémologiques et méthodologiques

Compte-rendu de la 34^e séance

Les attentats du 13 novembre : mémoires individuelles, mémoires collectives

2 mars 2017

Nonna Mayer introduit la séance en présentant Denis Peschanski, directeur de recherche au Centre européen de sociologie et de science politique (CESP-Paris 1). Historien du communisme et de la France de Vichy, il mène depuis plusieurs années des recherches sur la mémoire¹ et a codirigé *Les chantiers de la mémoire* (INA, 2013)². Dans une perspective transdisciplinaire, il coordonne avec le neuropsychologue Francis Eustache le Programme 13-Novembre, qui a pour objet l'impact des attentats de 2013 sur les mémoires individuelles et collectives. Sa présentation porte sur ce projet et est discutée par Marie-Claire Lavabre, connue pour son travail pionnier sur la mémoire du communisme³.

¹ Voir notamment *Entretiens avec Boris Cyrulnik : Mémoire et traumatisme. L'individu et la fabrique des grands récits*, Paris, INA éditions, 2012 et avec D. Maréchal (dir.), *Les Chantiers de la mémoire*, Paris, INA éditions, 2013. Pour en savoir plus sur le programme : memoire13novembre.fr

² Ce compte rendu a été rédigé par Doris Buu Sao et validé par les différent.e.s intervenant.e.s.

³ Voir *Le fil rouge. Sociologie de la mémoire communiste*, Paris, Presses de Sciences Po, 1994.

Denis Peschanski

Denis Peschanski commence par retracer la genèse du Programme 13-Novembre. Il trouve son origine en 2008, à un moment où le chercheur travaille avec des collègues new yorkais sur des questions de mémoire et de mémorialisation. Constatant un véritable « blocage épistémologique » sur les questions mémorielles en sciences sociales, Denis Peschanski est parti du postulat que l'on ne pouvait pas comprendre pleinement la mémoire collective sans prendre en compte les dynamiques cérébrales qui alimentent la mémoire tout comme le fait que celles-ci ne peuvent être dissociées de l'environnement social. Cette hypothèse, apparemment simple, n'avait jamais été testée jusque-là. Le travail sur cette idée impliquait un partenariat avec des neuroscientifiques, des cognitivistes, des chercheurs en sciences humaines et sociales et des ingénieurs pour traiter des bases de données particulièrement importantes.

C'est ainsi qu'un premier programme de recherche franco-américain a été mis en place avec le soutien de la fondation Face (programme PUF). Il a ensuite donné lieu à la création d'un Equipement d'excellence en 2011 dont l'objectif était, grâce à une importante base de données, de comprendre l'interaction existant entre la mémoire individuelle et la mémoire collective. Ces terminologies ne vont pas sans poser problème : l'expression « mémoire individuelle » semble indiquer que l'individu peut construire sa mémoire de façon isolée, loin du collectif. De même, parler d'une « mémoire collective » est problématique. Denis Peschanski propose de définir celle-ci comme une représentation sélective du passé, qui participe à la construction de l'identité collective d'un groupe.

Avec des chercheurs américains, il a d'abord travaillé sur la mémoire des attentats du 11 septembre 2001 et sur celle de la Seconde Guerre mondiale. Après quelques années de recherches sont survenus les attentats du 13 novembre 2015. Francis Eustache et Denis Peschanski ont alors répondu à l'appel à projets « attentats-recherche » du président du CNRS, en voyant tant l'enjeu scientifique de la démarche qu'une forme de mission citoyenne et sociale pour le chercheur. Le Programme 13-Novembre vise à étudier, sur une durée de douze ans, la mémoire des attaques terroristes en se fondant sur une collection de témoignages pour comprendre l'articulation de la mémoire individuelle et collective.

La démarche adoptée est résolument transdisciplinaire. Il ne s'agit pas simplement de mobiliser différentes disciplines autour de questions posées par une discipline principale mais de construire ensemble les questions de recherche. Des chercheurs venus de la sociologie, de l'histoire, de l'informatique, des mathématiques, de la textométrie, du droit, des neurosciences, de l'éthique et de la santé publique ont ainsi élaboré de conserve le questionnaire qui a servi de base pour l'enquête.

Les questions initiales portent sur l'interaction entre un événement traumatique, la mémoire individuelle et la mémoire collective. L'enquête consiste à solliciter des témoignages d'un vaste panel de volontaires correspondant à des profils variés, en fonction de leur degré de proximité à l'événement. Les volontaires seront interrogés quatre fois sur dix ans. De multiples questions se posent. Pour prendre celle que poserait un textomètre : après cette période de temps, va-t-on assister à l'émergence d'un grand récit commun ou bien à celle de plusieurs récits partagés ? La variable chronologique sera-t-elle plus déterminante que l'appartenance à un cercle plus ou moins distant de l'événement ?

Le programme se décline en deux volets. Le premier, à dominante socio-historique et psychologique, relève davantage de l'équipe de Denis Peschanski ; le second, à dominante biomédicale, est mené à Caen par l'équipe de Francis Eustache. À ces deux volets principaux sont rattachées d'autres études parallèles.

Le volet à dominante socio-historique consiste à enregistrer les témoignages de mille personnes. Ces cohortes sont suivies dans la durée : afin de saisir la construction de la mémoire dans le temps, les premiers entretiens réalisés en 2016 seront répétés en 2018, 2021 et 2026. Les volontaires se situent dans des cercles plus ou moins proches des attentats. Le premier cercle concerne les personnes directement exposées aux attaques et susceptibles de souffrir d'un syndrome post-traumatique : témoins, intervenants (personnel de santé, police, élus, magistrats), familles endeuillées. Le deuxième cercle est constitué par des personnes vivant dans les quartiers touchés (10^e, 11^e et 12^e arrondissements de Paris et abords du stade de France à Saint-Denis) : si elles n'ont pas été directement exposées, ces personnes habitent des quartiers caractérisés par l'« envahissement mémoriel ». Le troisième cercle inclut des volontaires vivant dans le reste de la métropole parisienne. Un quatrième

cercle est constitué de volontaires demeurant à Caen, à Metz et à Montpellier.

L'entretien se décompose en deux temps. Le premier, filmé, porte sur le vécu de l'événement (semi-directif) et la mémoire émotionnelle (directif) ; il dure en moyenne 1h45 pour l'ensemble des volontaires, 2h30 pour les membres du premier cercle. La seconde étape consiste à faire répondre à un questionnaire de mémoire événementielle, hors caméra. Les modalités d'archivage des vidéos par l'INA garantissent la plus stricte confidentialité en même temps qu'elles permettent la patrimonialisation des données.

Malgré les nombreux problèmes posés par ce dispositif, le bilan de la première vague de 2016 est très encourageant. Entre mai et novembre, 940 entretiens ont été menés, un exploit compte tenu de l'absence de liste de personnes à interroger au départ. 363 entretiens ont été réalisés avec des personnes du premier cercle, dont 80 policiers qui sont intervenus sur les lieux. Contrairement à ce que les chercheurs craignaient, de nombreux volontaires se sont présentés, et personne n'a interrompu l'entretien avant son terme, malgré des symptômes de stress post-traumatique souvent assez importants.

Le volet biomédical du programme (*Remember*) inclut environ 200 des 1 000 volontaires, soumis par l'équipe de Caen à une observation de deux jours au cours de la même année que celle de l'entretien mais s'arrête à cinq ans, donc au temps T3 (2016, 2018, 2021). L'étude vise à comprendre comment fonctionne le trouble de stress post-traumatique (TSPT), soit un choc traumatique qui persiste au-delà d'un mois. Trois populations sont comparées : des personnes du premier cercle qui ont développé un TSPT, des personnes appartenant au même cercle qui n'en ont pas développé et des habitants de Caen. L'observation suit plusieurs étapes : évaluation psychopathologique, neuropsychologique, IRM cérébrales. Tout au long de ce processus, on évite, précise le chercheur, de soumettre les volontaires à des images traumatiques des événements. Des méthodes indirectes sont privilégiées pour mesurer la transformation des représentations mentales. Il s'agit de la seule étude sur le stress post-traumatique en France incluant autant de personnes. La moyenne d'âge des volontaires est de 41 ans.

Concernant les études menées en parallèle, Denis Peschanski mentionne d'une part l'Etude de santé publique post-attentat (ESPA), qui porte sur l'impact du TSPT et d'autres pathologies de la mémoire et leur prise en compte par les services de santé (par Santé

publique France). Par ailleurs, le Centre de recherche pour l'étude et l'observation des conditions de vie (CREDOC) mène une recherche sur la mémorisation et la perception des attentats. Deux courtes questions ont été envoyées via Internet à deux reprises, en janvier 2016 et janvier 2017, à 3 000 personnes et 2 000 personnes ont répondu à onze questions qui leur ont été posées en face à face sur la perception et la mémorisation des attentats de 2015.

Le Programme 13-Novembre a très rapidement obtenu le soutien du CNRS, de l'INSERM mais aussi des partenariats universitaires, institutionnels, médiatiques et associatifs qui ont été décisifs pour accéder aux volontaires. Au total, le programme a mobilisé près de 200 personnes pour la première série de captations et d'études biomédicales. Un tel degré d'investissement n'aurait pas été possible sans la motivation particulièrement forte des chercheurs qui ont participé au projet.

Denis Peschanski soulève ensuite la question d'un changement de paradigme dans les études de la mémoire. Le programme innove en effet de plusieurs manières : il ouvre à ses yeux des pistes prometteuses pour saisir l'interaction entre la mémoire individuelle et la mémoire collective ; il démontre l'intérêt de la transdisciplinarité ; il s'enrichit des mathématiques et de l'informatique pour modéliser l'expression d'opinions collectives ; il atteste la complexité des mécanismes mémoriels, dans la logique très inspirée d'Edgar Morin qui réside dans le fait que la compréhension d'un tout ne se limite pas à la somme de celles de ses composantes. Ce sont là les piliers d'un changement de paradigme dans les études de la mémoire.

Denis Peschanski évoque pour finir les principaux obstacles auxquels s'est heurtée cette enquête si particulière. D'une part, il a fallu obtenir une mobilisation intense et prolongée des différentes personnes qui y participent. D'autre part, le pilotage transdisciplinaire, la capacité à créer un terrain d'entente entre les différentes approches et les questionnements disciplinaires a constitué un véritable défi. Sans oublier, bien sûr, la nécessité de mobiliser de très nombreux partenaires et des fonds importants.

Discussion avec la salle

Marie-Claire Lavabre revient d'abord sur l'idée d'articuler mémoire individuelle et mémoire collective. Elle rappelle l'hypothèse, formulée par Maurice Halbwachs, de l'interpénétration du collectif et de l'individuel, du psychique et du social ; parler d'articulation ne revient-il pas à distinguer artificiellement ces entités ? Selon les théoriciens de la mémoire collective, il existe des conditions sociales à l'évocation et à la transformation des souvenirs individuels, même les plus personnels. Ce dispositif d'enquête ne présente-t-il pas le risque de créer lui-même les conditions d'évocation et de transformation du souvenir ?

Un deuxième ensemble de questions porte sur la démarche transdisciplinaire. Marie-Claire Lavabre s'interroge sur la distinction, dans le projet, entre les entretiens sociologiques et les entretiens cliniques. En quoi ces deux types d'entretien diffèrent-ils ? A t-on analysé les variations qui existaient en fonction de la personne (sociologue ou psychologue) qui menait l'entretien ? Comment s'articulent le volet biomédical et le volet socio-historique ? Est-il possible de parler de rupture paradigmatique dès lors que, en fonction des disciplines, des paradigmes très différents sont à l'œuvre ?

Par ailleurs, Marie-Claire Lavabre souligne le fait que tous les individus du premier cercle ne développent pas un stress post-traumatique. Le point est intéressant. Mais il convient d'en tirer toutes les conséquences et d'aller plus loin à l'encontre d'une tendance, qui tend à s'imposer aujourd'hui, à considérer que seuls les événements traumatiques pourraient donner lieu à des études de mémoire. Finalement, Marie-Claire Lavabre invite Denis Peschanski à donner plus d'éléments sur le déroulement des entretiens.

Celui-ci répond que la différence entre les deux mémoires (individuelle et collective) doit être postulée au départ. Le postulat sera ou non confirmé par les données de l'enquête, tant individuelles que collectives. C'est seulement en comparant les résultats de ces deux perspectives qu'on pourra établir d'éventuelles différences.

Concernant la démarche transdisciplinaire, l'entretien compréhensif et l'entretien clinique désignent deux pratiques très différentes : le premier renvoie aux entretiens menés par le volet socio-historique, tandis que le second désigne ceux qui sont réalisés par le programme appelé *Remember* en suivant une démarche neuropsychologique et psychopathologique. L'articulation entre les deux volets est un vrai défi. Elle s'appuie sur des questionnements

croisés, au-delà des événements du seul 13 novembre. L'expérience neurologique, qui montre que la zone de la mémoire, dans le cerveau, est la même que celle de l'anticipation, apporte beaucoup aux historiens de la mémoire. De leur côté, les neuropsychologues peuvent enrichir leurs recherches par les analyses venues des sciences sociales.

Pour ce qui est de l'impact du dispositif d'enquête sur les personnes interrogées, il faut en être conscient dès le départ. Les volontaires ont changé de statut : ils ne sont plus seulement des « victimes » mais des acteurs du processus nécessaire à la conduite de la recherche. Indéniablement, leur participation sur le long terme aura des répercussions sur la constitution de leur mémoire des événements, mais c'est une condition nécessaire pour saisir son évolution.

Enfin, les entretiens ont été préparés avec beaucoup de précautions. D'une part, les membres de l'équipe ont élaboré un questionnaire commun pour tous les volontaires, avec trois grandes questions sur les attentats et des relances identiques. Le questionnaire sur la mémoire émotionnelle, long de vingt pages, contient une série de questions standardisées. D'autre part, le guide d'entretien comporte des consignes comportementales à l'intention des enquêteurs (empathie, gestes, écoute) afin d'obtenir une cohérence dans la conduite des entretiens. Le sociologue Gêrôme Truc et le psychopathologue Jacques Dayan ont piloté ce premier travail.

Nonna Mayer invite Denis Peschanski à préciser la manière dont les volontaires ont été recrutés et les refus que l'équipe a pu rencontrer. Elle s'interroge également sur l'absence de la science politique parmi les disciplines représentées dans le Programme 13-Novembre. Quels sont les effets de la présence de la caméra sur l'acceptation (ou le refus) de la participation et la conduite de l'entretien ? De quelle manière l'équipe a-t-elle fait face aux problèmes d'éthique, notamment en ce qui concerne l'anonymisation des fichiers ? Florence Faucher revient sur l'entretien qui a été réalisé avec le président de la République et demande si des membres de son entourage ont été interrogés.

Concernant le recrutement des volontaires, Denis Peschanski rappelle que les chercheurs ne disposaient d'aucune liste initiale. Une équipe de médiateurs s'est chargée de prendre contact avec les personnes à interroger, par le biais de relais associatifs et des mairies. La couverture de la recherche par la presse a beaucoup aidé. Les volontaires du troisième

cercle ont été contactés parmi les connaissances des membres de l'équipe de recherche puis, le bouche à oreille a fonctionné. Denis Peschanski reconnaît les limites de ce mode de recrutement. Les plus touchés par les attentats ne sont sans doute pas tous venus, tandis qu'il a fallu expliquer les ressorts de l'enquête aux personnes du troisième cercle, les plus éloignées de l'événement, pour qu'elles soient convaincues de la pertinence de leur témoignage.

Les volontaires semblent avoir vite oublié la présence de la caméra. Les entretiens se déroulaient dans un studio, des navettes étaient organisées pour les y amener ; tout a été fait pour que les volontaires se sentent à l'aise et pour limiter les phénomènes d'autocensure. Se pose comme pour toute enquête la question du consentement des personnes interrogées et de la protection de leur témoignage. Les fichiers audiovisuels, les fiches de synthèse et les résumés des entretiens ont été intégralement anonymisés ; le visage de ceux qui souhaitaient être anonymes a été flouté. La procédure a donc été extrêmement encadrée, au-delà des consignes du CNRS : les enquêteurs, les équipes techniques et le volontaire ont tous signé un engagement de confidentialité. Les enquêtes biomédicales ont également été soumises à un protocole extrêmement strict. A la demande du comité d'évaluation éthique, un dossier a été soumis à ce CEE mis en place par l'INSERM qui n'a formulé aucune demande de modification.

Enfin, l'absence de politistes parmi les membres de l'équipe n'est pas délibérée. En plus du président de la République, l'équipe a réalisé quatre entretiens à l'Elysée avec son entourage.

Interventions de membres de l'équipe de recherche

Gérôme Truc livre des éléments complémentaires sur la grille d'entretien. La grille et l'objet de recherche sont le fruit d'une élaboration commune, conformément à la démarche transdisciplinaire. Les choses n'ont pas été faciles : comment construire un questionnaire commun, un protocole qui puisse être utilisé par tous ? Constitué de quelques grandes amorces, de relances et enfin d'une partie plus directive, le protocole est le résultat d'un compromis. Denis Peschanski et Gérôme Truc espéraient un protocole moins directif ; les neuroscientifiques, eux, sont contraints par des exigences de publication scientifique dans de

brefs délais, qui poussent vers des procédures plus formatées, produisant un matériau plus facile à analyser. Finalement, la partie non directive satisfait surtout les sociologues et les historiens mais pourra intéresser les psychologues et les neuroscientifiques ; la partie plus directive pourra être utile aux sociologues et aux historiens. Après s'être mis d'accord sur la grille, il a fallu concevoir un guide d'entretien. Même si tous les enquêteurs ont un haut niveau de qualification et d'expérience (au moins un doctorat), il a fallu fixer des guides de comportement, prévoir comment réagir face aux différentes situations qui pouvaient surgir. La remarque de Marie-Claire Lavabre est juste : malgré les grilles et les guides d'entretien, la formation et l'observation mutuelle des enquêteurs, dans l'interaction de l'entretien, certains éléments échappent à la préparation.

Trois enquêtrices présentes dans la salle reviennent sur la conduite de l'enquête. L'une d'entre elles souligne la particularité du programme, qui rompt avec l'enquête individuelle. Les enquêteurs ont beaucoup échangé sur leurs expériences respectives. Les entretiens étaient filmés par deux techniciens et se déroulaient dans un espace conçu comme un cocon pour libérer la parole. Une deuxième enquêtrice insiste sur le fait que les discussions entre enquêteurs ont beaucoup contribué à la qualité des entretiens. Elles ont permis de préciser les techniques d'entretien et ont permis à chacun de trouver du soutien lorsque cela était nécessaire dans ce travail avec un matériau particulièrement éprouvant. Certains avaient déjà travaillé sur la Seconde Guerre mondiale, la Shoah, le génocide au Rwanda mais cette fois, la proximité avec les personnes était toute autre, eux-mêmes auraient pu faire partie des volontaires. Une troisième enquêtrice revient sur l'évolution de la pratique individuelle pendant les six mois d'enquête, au cours desquels chacun a réalisé une cinquantaine d'entretiens. Au fil du temps, les enquêteurs se sont approprié le guide et la grille d'entretien. Ils se sont habitués aux différences existant les trois catégories de volontaires et ont appris à s'y adapter.